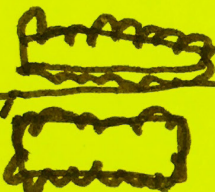


Sarbacanhe

CREPS

Juliette  
Cesjoh micr.  
PCK



aggression  
de la  
jaunisse



MANNEQUIN  
MORT DU  
BOUCHE  
à BOUCHE

Basket  
fauteuil



les enfants  
et les  
grands jaunes  
+ zéphir, Solal...

Bureau  
de David





« En fait, il s'agit de deux formes de perception : les marionnettes peuvent être perçues en tant qu'être vivants, ou bien en tant que poupées sans vie. Dans la mesure où nous ne pouvons les percevoir que d'une seule manière à la fois, nous nous retrouvons face à deux possibilités :

a) Nous percevons les marionnettes en tant que poupées, c'est-à-dire que nous faisons porter notre attention sur leur caractère inanimé. C'est le matériau dont elles sont faites qui nous frappe comme quelque chose que nous percevons réellement. Dans ce cas, de toute manière, nous ne pouvons pas prendre au sérieux leurs discours ou leurs mouvements, c'est-à-dire en résumé toutes les manifestations de leur vie ; d'où il résulte que nous les trouvons comiques et grotesques. (...) Nous les percevons comme des figurines, mais elles demandent que nous les prenions pour des gens ; et ceci invariablement nous amuse. Tout le monde sait que les marionnettes produisent réellement une telle impression.

b) Mais il y a une autre possibilité : nous pouvons concevoir les marionnettes comme si elles étaient des êtres vivants, en mettant l'accent sur leurs expressions semblables à la vie, leurs mouvements et leurs discours, et les considérer comme réelles. Notre conscience de ce que les marionnettes ne sont pas vivantes recule, et nous éprouvons le sentiment de quelque chose d'inexplicable, d'énigmatique, de stupéfiant. Dans ce cas, les marionnettes semblent agir mystérieusement. Si elles avaient la même taille que des personnes vivantes, et si les expressions qu'elles miment étaient plus proches de la perfection, elles pourraient réellement nous épouvanter. »

Otokar ZICH, compositeur et professeur d'esthétique à l'Université Charles de Prague, article publié en 1923, *Le théâtre de marionnettes*

## LA JAUNISSE – récit d'une agression

*J'étais dans les bras de ma sœur. On venait de la piste et du tour de trottinette et on allait vers le basket assis. Tout d'un coup, j'entends un homme de loin qui me parle. Il parle fort.*

*« Oh bah dis-donc t'es pas en forme toi !*

*T'as la jaunisse ? T'es tout jaune.*

*Faudrait que tu viennes passer du temps ici au CREPS ; on pourrait te retaper !*

*Tu fais peur de loin. On y croit vraiment, tu sais.*

*Bon et puis on s'approche, et là ça va. »*

*L'homme me touche le bras. Et puis s'en va.*

*Tout s'est passé très vite. J'ai eu le temps de rien dire, de rien faire.*

*Je me sentais pas bien après.*

*Personne n'a rien dit, n'a rien fait. Pourtant, j'étais pas tout seul : il y avait des gens autour de moi.*

*Je me souviens encore comment il m'a interpellé de loin, je lui avais pas parlé moi.*

*Je me souviens comment il a parlé, parlé, sans s'arrêter.*

*Je me souviens comment il s'est mis à me toucher sans rien me demander.*

*Et je me souviens aussi comment il est parti, comme ça, sans faire attention si j'allais lui répondre.*

*Il avait pris toute la place. Il m'avait mis dans sa boîte de la jaunisse.*

*Je sais pas si lui, il se souvient de moi.*



« Il semble que tout être qui a l'apparence de la vie sans avoir la vie, fasse appel à des puissances extraordinaires ; et il n'est pas dit que ces puissances ne soient pas exactement de la même nature que celles auxquelles le poème fait appel. L'effroi qu'inspirent ces êtres, semblables à nous, mais visiblement pourvus d'une âme morte, vient-il de ce qu'ils sont absolument privés de mystère ? Vient-il de ce qu'ils n'ont pas d'éternité autour d'eux ? Est-ce l'effroi, né précisément de la privation de l'effroi qu'il y a autour de tout être vivant, et si inévitable et si habituel, que sa suppression nous épouvante, comme nous épouvanterait un homme sans ombre ou une armée sans armes ? Est-ce l'allure de nos vêtements ordinaires sur ces corps sans destinées ? Sommes-nous terrifiés par les gestes et les paroles d'un être pareil à nous, parce que nous savons que ces gestes et ces paroles, par une exception monstrueuses, ne retentissent nulle part et n'indiquent le choix d'aucune éternité ? Est-ce parce qu'ils ne peuvent pas mourir ? »

Maurice MAETERLINCK, poète et dramaturge, Menus propos - Le théâtre, publié en septembre 1890 dans la revue La jeune Belgique